



**PAUL
AUSTER**

Dans le
scriptorium

roman traduit de l'anglais
(États-Unis)
par Christine Le Boeuf

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Un homme se réveille, désorienté, dans une chambre inconnue. Sur un bureau sont soigneusement disposés une série de photographies en noir et blanc, deux manuscrits et un stylo. Qui est-il ? Pourquoi se retrouve-t-il assigné à résidence entre les quatre murs de cette pièce ? Que lui veut cette dénommée Anna qui lui parle de comprimés, d'un traitement en cours, mais aussi d'amour et de promesses ? Qui sont ces visiteurs qui, sous l'œil infatigable d'une caméra, viennent lui reprocher de les avoir jadis envoyés accomplir de mystérieuses missions dont certains d'entre eux sont revenus détruits ?

Revisitant les territoires de l'inquiétante étrangeté où son œuvre s'enracine, Paul Auster livre une étonnante variation sur la relation du romancier à ses personnages qui entre en résonance avec une interrogation profonde sur les responsabilités de l'Amérique contemporaine face à l'Histoire.

PAUL AUSTER

Paul Auster, né dans le New Jersey, vit à Brooklyn. Son œuvre aujourd'hui traduite dans le monde entier est publiée en France par Actes Sud.

DU MÊME AUTEUR CHEZ ACTES SUD

Trilogie new-yorkaise :

– vol. 1 : *Cité de verre*, 1987 ;

– vol. 2 : *Revenants*, 1988 ;

– vol. 3 : *La Chambre dérobée*, 1988 ; Babel n° 32.

L'Invention de la solitude, 1988 ; Babel n° 41.

Le Voyage d'Anna Blume, 1989 ; Babel n° 60.

La Musique du hasard, 1991 ; Babel n° 83.

Le Conte de Noël d'Auggie Wren, hors commerce, 1991.

L'Art de la faim, 1992.

Le Carnet rouge, 1993.

Le Carnet rouge / L'Art de la faim, 2008 ; Babel n° 133.

Léviathan, 1993 ; Babel n° 106.

Disparitions, coédition Unes / Actes Sud, 1994 ; Babel n° 870.

Mr Vertigo, 1994 ; Babel n° 163.

Smoke / Brooklyn Boogie, 1995 ; Babel n° 255.

Le Diable par la queue, 1996 ; Babel n° 379.

La Solitude du labyrinthe (entretien avec Gérard de Cortanze), 1997 ; Babel n° 662, édition augmentée.

Lulu on the bridge, 1998 ; Babel n° 753.

Tombouctou, 1999 (coéd. Leméac) ; Babel n° 460.

Laurel et Hardy vont au paradis suivi de *Black-Out* et *Cache-Cache*, Actes Sud-Papiers, 2000.

Le Livre des illusions (coéd. Leméac), 2002 ; Babel n° 591.

Constat d'accident (coéd. Leméac), 2003 ; Babel n° 630.

Histoire de ma machine à écrire (avec Sam Messer), 2003.

La Nuit de l'oracle (coéd. Leméac), 2004 ; Babel n° 720.

Brooklyn Follies (coéd. Leméac), 2005 ; Babel n° 785.

Dans le scriptorium (coéd. Leméac), 2007 ; Babel n° 935.

La Vie intérieure de Martin Frost (coéd. Leméac), 2007 ; Babel n° 935.

Seul dans le noir (coéd. Leméac), 2010 ; Babel n° 1063.

Invisible (coéd. Leméac), 2010 ; Babel n° 1114.

Sunset Park (coéd. Leméac), 2011 ; Babel n° 1177.

Chronique d'hiver (coéd. Leméac), 2013.

En collection Thesaurus :
Œuvre romanesque, t. I, 1996,
Œuvre romanesque et autres textes, t. II, 1999,
Œuvre romanesque, t. III, 2010.

Titre original :
Travels in the Scriptorium
Éditeur original :
Faber and Faber, Londres
© Paul Auster, 2006

© ACTES SUD, 2015
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-05534-9

© Leméac éditeur, 2007
pour la traduction en langue française au Canada
ISBN 978-2-7609-2640-0

Photographie de couverture :
© David Lichtneker / Arcangel Images

PAUL AUSTER

Dans le scriptorium

roman traduit de l'américain
par Christine Le Boëuf

ACTES SUD

*à Lloyd Hustvedt
(en souvenir)*

Le vieil homme est assis au bord du lit étroit ; les mains à plat sur ses genoux, la tête basse, il contemple le plancher. Il ignore qu'un appareil photographique est installé dans le plafond juste au-dessus de lui. L'obturateur se déclenche sans bruit une fois par seconde, produisant quatre-vingt-six mille quatre cents clichés à chaque révolution de la Terre. Même s'il se savait surveillé, cela ne ferait aucune différence. Son esprit est ailleurs, à la dérive parmi les créatures qui hantent son imagination tandis qu'il cherche une réponse à la question qui l'obsède.

Qui est-il ? Que fait-il là ? Quand est-il arrivé là et jusqu'à quand y restera-t-il ? Avec un peu de chance, le temps nous dira tout. Pour l'instant, notre seule tâche consiste à examiner les photographies aussi attentivement que possible en nous gardant d'en tirer des conclusions prématurées.

Il y a dans la chambre un certain nombre d'objets et, sur chacun d'eux, on a fixé une bandelette de papier blanc où figure un mot écrit en capitales. Sur la table de chevet, par exemple, le mot est TABLE. Sur la lampe, le mot est LAMPE. Jusque sur le mur, qui n'est pas un objet au sens strict, il y a un bout de papier qui dit MUR. Le vieil homme relève un instant les yeux, il voit le mur,

il voit le bout de papier fixé au mur et il prononce à voix basse le mot *mur*. Ce que l'on ne peut savoir à ce stade, c'est s'il lit le mot écrit sur le bout de papier ou s'il nomme simplement le mur. Il se pourrait qu'il ne sache plus lire mais qu'il reconnaisse encore les choses pour ce qu'elles sont et soit encore capable de les appeler par leur nom ou, à l'inverse, qu'il ait perdu la capacité de reconnaître les choses pour ce qu'elles sont mais qu'il sache encore lire.

Il est vêtu d'un pyjama de coton à rayures bleues et jaunes et a les pieds enfilés dans une paire de pantoufles de cuir noir. Il ne sait pas très bien où il est. Dans la chambre, oui, mais dans quel bâtiment se trouve la chambre ? Une maison ? Un hôpital ? Une prison ? Il n'arrive pas à se rappeler depuis combien de temps il est là, ni la nature des circonstances qui ont précipité sa relégation en ce lieu. Peut-être a-t-il toujours été ici ; peut-être a-t-il vécu ici depuis le jour de sa naissance. Ce qu'il sait, c'est que son cœur est rempli d'un implacable sentiment de culpabilité. En même temps, il ne peut se défendre de l'impression qu'il est victime d'une injustice terrible.

Il y a une fenêtre dans la chambre, mais le store est baissé et, pour autant qu'il s'en souvienne, il n'a pas encore regardé dehors. Même chose en ce qui concerne la porte et sa poignée de porcelaine blanche. Est-il enfermé, ou est-il libre d'aller et venir à sa guise ? Il doit encore étudier cette question – car, ainsi qu'on l'a dit ci-dessus, au premier paragraphe, il a l'esprit ailleurs, à la dérive dans un passé où il erre parmi les êtres fantomatiques qui lui encomrent la tête, et il s'efforce de répondre à la question qui l'obsède.

Les photographies ne mentent pas, mais elles ne racontent pas non plus toute l'histoire. Elles ne

font que rendre compte du temps qui passe, des signes extérieurs. L'âge du vieil homme, par exemple, est difficile à évaluer d'après les images en noir et blanc un peu floues. La seule chose qu'on peut établir avec quelque certitude, c'est qu'il n'est pas jeune, mais le mot *vieux* est un terme élastique, utilisable pour décrire une personne de n'importe quel âge entre soixante et cent ans. Nous allons par conséquent laisser tomber l'expression *vieil homme* et désigner dorénavant le personnage dans la chambre du nom de Mr. Blank*. Jusqu'à nouvel ordre, un prénom ne sera pas nécessaire.

Mr. Blank se lève enfin du lit, il s'immobilise un instant pour assurer son équilibre et puis il se dirige à pas traînants vers le bureau à l'autre bout de la chambre. Il se sent fatigué, comme s'il venait de s'éveiller d'une nuit agitée et trop courte, et le frottement de ses pantoufles sur le plancher de bois nu le fait penser à du papier d'émeri. Très loin, au-delà de la chambre, au-delà du bâtiment dans lequel se trouve la chambre, il entend vaguement un cri d'oiseau – peut-être un corbeau, peut-être une mouette, il ne saurait le dire.

Mr. Blank s'installe avec lenteur dans le siège placé devant le bureau. C'est un siège d'un confort extrême, constate-t-il, garni d'un souple cuir brun et doté de larges accoudoirs où peuvent reposer ses coudes et ses avant-bras, sans parler du mécanisme à ressort invisible qui lui permet de se balancer à sa guise d'avant en arrière, ce qu'il commence d'ailleurs à faire dès l'instant où il est assis. Un tel balancement a sur lui un effet

* *Blank* signifie blanc, comme une page blanche, ou vide, comme un regard vide, une case vide dans un questionnaire. (N.d.T.)

apaisant et, tandis qu'il continue à se laisser aller à ces agréables oscillations, Mr. Blank se souvient du cheval à bascule qui se trouvait dans sa chambre de petit garçon, et il se met alors à revivre certains des voyages imaginaires qu'il entreprenait sur ce cheval, qui s'appelait Whitey et qui, dans l'esprit du jeune Mr. Blank, n'était pas un objet en bois orné de peinture blanche mais un être vivant, un vrai cheval.

Après cette brève excursion vers sa petite enfance, l'angoisse reprend Mr. Blank à la gorge. Il dit tout haut, d'une voix lasse : Je ne peux pas autoriser ceci. Il se penche en avant pour examiner les piles de papiers et de photographies rangées avec soin sur le plateau en acajou du bureau. Il saisit d'abord les images, trois douzaines de portraits en noir et blanc, au format vingt par vingt-cinq, d'hommes et de femmes d'âges et de races divers. Sur la première photo de la pile, on voit une jeune femme d'une vingtaine d'années. Ses cheveux noirs sont coupés court et les yeux qu'elle tourne vers l'objectif ont une expression intense et troublée. Elle est debout en plein air dans une ville, une ville italienne ou française sans doute car il se trouve qu'on voit derrière elle une église médiévale, et, du fait qu'elle porte une écharpe et un manteau de laine, on peut déduire à coup sûr que la photo a été prise en hiver. Mr. Blank la regarde dans les yeux et s'efforce de se rappeler qui elle est. Après une vingtaine de secondes, il s'entend murmurer un simple mot : Anna. Il sent déferler en lui un irrésistible amour. Il se demande si Anna n'est pas une femme avec laquelle il a jadis été marié, ou s'il ne se pourrait pas qu'il soit en train de regarder une photo de sa propre fille. Un instant après qu'il a pensé cela, une nouvelle vague de remords l'assaille, et